

LA PORTEUSE DE PAIN

—o—
DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)
—o—

LXXXIX

Le coupé s'arrêta devant le bureau des postes et des télégraphes du boulevard Malesherbes. Les deux hommes entrèrent, et la dépêche suivante fut expédiée :

" Paul Harmant.—Constructeur—
"mécanicien, Courbevoie.

" Attendrai chez moi, ce soir, neuf heures. Très urgent

" OVIDE."

La dépêche expédiée, Etienne Castel et Duchemin regagnèrent leur véhicule.

—Où allons-nous maintenant ? —demanda le cocher.

—Au pont de Neuilly, répondit le peintre.

Le coupé roula de nouveau. A l'extrémité du pont, Raoul descendit, indiqua du geste à son compagnon l'endroit qui lui servait habituellement d'observatoire, et lui dit :

—Je vais attendre là.

—C'est convenu, répliqua l'artiste. Je ferai en sorte de ne quitter notre homme qu'au moment de le laisser libre pour aller à son rendez-vous. Donc, je ne vous reverrai pas ce soir. Mais cette nuit, ou demain matin, je vous attendrai chez moi. Bon courage et point de faiblesse !

—Oh ! soyez sans crainte !

—Je vous ferais prévenir si, par le fait de Paul Harmant, il fallait modifier quelque chose à nos plans.

—Espérons qu'il n'en sera rien !

Etienne se fit conduire à l'usine.

Le millionnaire, arrivé dès le matin, avait donné des ordres à tout son personnel pour les travaux de la journée, car, ayant rendez-vous avec Ovide depuis plusieurs jours il lui faudrait aller chez son banquier pour y prendre la somme destinée à son complice. Paul Harmant n'avait point encore reçu la dépêche que nous avons vu Soliveau lui adresser en quittant l'avenue de Clichy, et il comptait occuper ainsi sa journée : Après avoir touché de l'argent chez son banquier, il irait voir Georges Darier afin de lui parler d'une affaire qui devait venir prochainement devant le tribunal civil et dans laquelle le jeune avocat plaiderait pour lui. Il visiterait ensuite diverses personnes et reviendrait à Courbevoie attendre son pseudo-cousin. L'emploi de son temps se trouvant ainsi réglé d'avance, il s'était entendu avec Lucien Labroue, et il allait quitter l'usine lorsqu'on lui apporta un télégramme. C'était la dépêche d'Ovide, contremandant le rendez-vous donné. Paul Harmant la lut et fut singulièrement surpris et contrarié.

—Ah ça ! quelle mouche le pique ? fit-il avec un froncement de sourcils qui en disait long. Je voudrais le savoir déjà bien loin ! Que signifie ce retard ? Qui peut le causer ? Une absurde lubie, sans doute, car rien, dans ces quelques mots, n'est de nature à me faire supposer un incident fâcheux. Eh bien, nous remettrons à demain nos adieux. Il faut cependant que je fasse prévenir Georges Darier. Je passerai la journée dans mon bureau, et je rentrerai à l'hôtel dîner avec Mary.

Paul Harmant avisa Lucien Labroue du changement survenu dans ses projets, écrivit une longue lettre à Georges Darier, y joignit les dernières pièces de procédure qui lui avaient été signifiées et envoya son garçon de bureau porter le tout à la rue Bonaparte. A onze heures, il fit appeler Lucien.

—Nous déjeunerons ensemble, mon cher enfant, lui dit-il.

Lucien s'inclina en signe d'assentiment et suivit le millionnaire au restaurant où ce dernier déjeunait quelquefois.

Laissons-les s'attabler et voyons ce qui se passait pendant ce temps rue de Seine, au " Rendez-vous des boulangers." Selon son habitude quotidienne, Jeanne Fortier y avait fait son apparition de grand matin. Les garçons boulangers et les porteurs de pain qui s'y trouvaient déjà lui parurent avoir une attitude mystérieuse et singulière. On ne se montrait pas communicatif avec elle, ainsi que de coutume. On chuchotait dans les coins en la regardant. Ceci l'intrigua si fort qu'elle interpella le Lyonnais, ce brave garçon qui travaillait pour la boulangerie Lebreton, et lui demanda :

—Ah ! ça, qu'est-ce que vous avez donc tous ? On a l'air de me tenir à l'écart, de se défier de moi. On me regarde d'une drôle de manière.

Le Lyonnais s'avança en se dandinant d'un air embarrassé.

—Je vais vous dire, maman Lison, répliqua-t-il. C'est qu'on a quelque chose à vous annoncer... et quand vous êtes entrée on se disputait à qui ne prendrait la parole.

Jeanne songea tout à coup à son passé—ce passé sinistre qui peut-être allait se dresser devant elle. Brusquement, elle devint très pâle.

—C'est donc quelque chose de pénible qu'on veut m'apprendre ? balbutia-t-elle d'une voix tremblante.

Ce fut la patronne de la maison qui prit la parole et répondit :

—Quelque chose de pénible. Non pas ! Bien au contraire, maman Lison. Il n'y avait pas besoin d'aller par quatre chemins pour arriver à ce qu'on veut vous dire. Ça va tout seul. Voilà ce que c'est.

—Oui, oui, c'est ça, parlez ! Expliquez la chose ! crièrent plusieurs voix.

—Vous savez que tout le monde vous aime et vous estime, ici, poursuivit la patronne. Les employés de la maison, les clients, mon mari et moi... tout le monde, enfin, vous regardent comme la crème des braves femmes.

—Je sais que, parmi tant de bons cœurs, je n'ai que des amis, interrompit la porteuse de pain émue jusqu'aux larmes.

—Le bouquet viendra en même temps que le banquet, à midi sonnant ! poursuivit la patronne. Et, au nom de tout le monde, je vous certifie que c'est de grand cœur que nous boirons à votre santé !

—Ah ! mais oui ! Ah ! mais oui ! crièrent avec un ensemble parfait les garçons boulangers et les porteurs de pain.

L'évadée de Clermont se laissa tomber dans les bras que lui tendait la maîtresse de l'établissement, puis ce furent des poignées de main des accolades à n'en plus finir.

—Cinquante-quatre à table ! glapissait le Lyonnais en esquissant un pas de haute fantaisie ; plus que ça de festival ! Et on ne parlera pas politique. A Chaillot la politique et les politiciens ! On chantera tout le temps, et au dessert on pincera un rigodon soigné. Je ne vous dis que ça !

Jeanne bégayait :

—Merci, merci mille fois et de toute mon âme, mes amis, mes bons amis. Oh ! oui, je viendrai m'asseoir au milieu de vous, je viendrai prendre ma part de ce repas qui me prouve votre amitié, et je suis bien heureuse ! Merci ! merci !

Le cœur trop plein déborda. La pauvre femme pour qui la joie, jusqu'à ce jour, avait été un sentiment à peu près inconnu, éclata en sanglots.

—Voyons, voyons, maman Lison, fit la patronne, faut pas pleurer comme ça. On croirait que vous avez du chagrin.

—C'est le trop grand contentement.

—Nous savons bien. Mais vaut mieux rire ! d'abord c'est plus gai ! Avalez-moi une petite goutte de " mélé-cass," et à la besogne.

Jeanne Fortier prit le verre qu'on lui tendait et trinqua avec tout le monde.

—Allons, mes bons amis, dit-elle, à midi on sera exacte, et on tâchera de se faire belle.

Puis elle sortit, accompagnée par un hurrah général.

—Nous, les enfants fit alors la patronne en s'adressant à la servante et aux garçons, il ne s'agit pas de flâner ! On va réunir toutes les grandes tables au milieu de cette salle. Il faut cinquante-quatre couverts. Arrangez-vous pour qu'on ne soit pas trop serré.

—Et les petites tables, bourgeoise ? demanda Marianne. Qu'est-ce qu'on en fera ?

—Il s'agit de songer au commerce, ma fille, même quand on est en fête. On en laissera quelques-unes sur les côtés, le long des murs, pour les clients qui pourraient venir. Allons ! allons ! haut la patte et dépêchons-nous ! Nous avons de la besogne jusqu'à midi. Vous, Jacques, ajouta la patronne en s'adressant au sommelier, vous allez descendre à la cave. Il faut cinquante-quatre bouteilles de maçon ordinaire, une par personne. On la placera en face de chaque couvert. Une bouteille de bordeaux-médoc pour cinq, ça fait onze bouteilles. Cinq bouteilles de madère, et du cognac qu'on transvasera dans des carafons, avec des liqueurs douces, anisette et cassis pour les dames. On les mettra dans des carafons aussi, pas les dames, les liqueurs douces. On montera le champagne au moment...

Chacun se mit à l'œuvre, et bientôt la table se dressa dans la grande salle. Cette table fut recouverte de draps blancs en guise de nappe, et, grâce à l'activité générale, le couvert fut bientôt dressé. Rejoignons Soliveau

XC

Il retira du carafon la valeur d'un verre de vin qu'il remplaça par la liqueur canadienne.—(Voir p. 366 col. 2)

—Et des vrais, vous pouvez vous en vanter, maman Lison ! appuya le Tourangeau — et si jamais vous aviez à vous plaindre de n'importe lequel d'entre nous, je vous garantis que les autres lui feraient passer un vilain quart d'heure, à celui là ! Mais, motus ! la parole est à notre bourgeoise. Elle s'en sert trop bien pour qu'on lui prenne.

La patronne continua :

—On a eu grand chagrin, maman Lison, quand on a su l'accident qui vous était arrivé, et je vous garantis que si vous étiez venue à mourir des suites de l'affaire en question, on vous aurait fait un convoi dans le soigné... quelque chose de vraiment coquet. Mais heureusement, ce n'est pas de convoi qu'il s'agit. Les braves gens qui viennent ici et qui vous connaissent se sont dit les uns aux autres : Puisque la chance a permis que notre bonne mère Lison en réchappe, quand elle devait être écharpée, il faut nous réjouir, et lui prouver que nous l'aimons, en lui offrant un beau banquet, et un banquet par souscription, dont elle aura, comme de juste, la présidence d'honneur. Voilà.

Jeanne pleurait de joie.

—Oh ! mes amis, mes amis, commença-t-elle.

Il lui fut impossible de continuer.

pimpant et rasé de frais, avait suivi les quais pour se rendre au " Rendez-vous des boulangers." Il traversa le pont Neuf, gagna l'Institut par le quai Conti, s'engagea dans la rue de Seine, et il allait dépasser la rue des Beaux-Arts, lorsqu'une voiture de place, sortant de cette rue, le contraignit à monter sur le trottoir pour la laisser passer. La voiture fila. Ovide n'avait pas eu le temps de voir une tête de femme derrière la vitre, un visage de connaissance qui, en l'apercevant, prit brusquement une expression de surprise. Le Dijonnais continua sa route sans se retourner. Tout à coup, la voiture s'arrêta. Mademoiselle Amanda—que nos lecteurs ont devinée déjà—venait de dire au cocher :

—Tournez, et allez au pas.

Le cocher obéit. L'essayeuse de madame Augustine mit la tête à la portière et suivit des yeux l'homme qu'elle avait aperçu.

—Je ne me trompe pas, murmurait-elle, c'est bien lui. Je l'ai reconnu du premier coup d'œil, malgré son déguisement et quoiqu'il eût fait couper ses moustaches et ses favoris. Le hasard que j'appelais en vain à mon aide depuis si longtemps me le fait rencontrer enfin. Je profiterai de l'occasion ! —En monologuant ainsi, mademoiselle Amanda ne par-

